

Jacques Perret
Enfantillages



le dilettante

Jacques Perret

Enfantillages

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

En couverture : l'auteur en culottes courtes.

© le dilettante, 2009

ISBN 978-2-84263-312-7

Enfantillages

Le département de l'Ain me tient à cœur pour différentes raisons personnelles mais, dans l'esprit de tous les Français, il occupe, sans grand mérite, une place de choix qui est due à l'ordre alphabétique. Ain. On peut même dire qu'avec ce petit mot geignard et mal embouché la nomenclature s'annonce plutôt mal. Les noms des quatre-vingt-trois départements français n'ont jamais chanté à mes oreilles comme le vivant poème de l'amour patriotique, j'en trouve la déclamation froide, monotone et scolaire quand elle n'est pas tristement associée à l'atmosphère trouble des scrutins. Mon jugement est évidemment marqué d'un parti pris contre les réformateurs brouillons de la Constituante, je le reconnais,

mais il a sa véritable origine dans l'affreux souvenir des leçons de géographie qui obligeaient encore les gamins de ma génération à savoir par cœur la liste des départements avec chefs-lieux et sous-préfectures. Nos maîtres, et ceux du secondaire aussi bien, y mettaient parfois une ardeur et une exigence qui frisaient le fanatisme, allant jusqu'à prohiber comme indécent le secours mnémotechnique des calembours inventés par nos grands-pères. Ces leçons demeurent le point névralgique de mes souvenirs d'écolier et certains départements comme la Lozère ou le Tarn-et-Garonne m'apparaissent encore tout embués derrière un rideau de pleurs. J'ai bien essayé, plus tard, de savoir si cet exercice faisait partie des disciplines pédagogiques dont les fruits mûrissent à notre insu, comme ces divisions à décimales, ces calculs d'intérêt ou ces hypoténuses dont la vie m'a toujours refusé l'usage mais qui, peut-être, fonctionnent discrètement dans les routines de l'inconscient pour me livrer tout faits je ne sais quels quotients déguisés dont je tire profit sans m'en apercevoir. Ce sont là des bienfaits incontrôlables. Quoi qu'il en soit, l'Ain, vu sa situation en tête de file, fut de bonne heure le seul département dont je connusse parfaitement chef-lieu et sous-préfectures, et ce mot

trompeteur, cette nasale outrancière, cette voyelle excessivement française, me faisait penser à quelque chose de dur et de sonore ; entre l'Ain et l'airain se nouèrent obscurément de ces relations d'enfance qui durent toute la vie, je voyais un pays de vieilles montagnes où résonnaient encore les échos de l'âge de bronze et peuplé de vrais Gaulois justement installés au sommet de la hiérarchie départementale.

Or, il arriva que, deux ou trois années de suite, avant la guerre de 14, j'allai passer une partie de mes vacances dans l'Ain et que, trente ans plus tard environ, je me retrouvai en vacances dans un maquis de ce département. Les deux séries n'ont aucun lien entre elles. Truquant un peu, je pourrais dire qu'en 44 j'ai choisi d'aller bouter l'envahisseur hors des terrains de jeu de mon enfance, personne n'y verrait d'inconvénient, mais j'avoue que le hasard seul m'a conduit à faire le zouave à travers le Valromey ou sur les pentes du Colombier. Nous avons même un peu tirillé du côté de Virieu-le-Grand, sur la ligne de chemin de fer, et l'idée m'est à peine venue d'aller revoir, tout près de là, les taillis de coudrier où nous tendions autrefois avec un polisson du pays d'innocentes embuscades contre les express de Culoz. Je m'explique assez

mal encore ce manque de curiosité. Peut-être décidai-je que le quadragénaire n'avait plus rien à voir avec le gamin et que la confrontation n'était même pas souhaitable ; ou peut-être, ayant repris le jeu tout naturellement, comme du jour au lendemain, l'idée d'un pèlerinage mêlée de nostalgie me parut-elle intempestive, ridiculement prématurée. Cette dernière raison doit être la bonne ; l'aventure maquisarde m'avait plongé dans un état de grâce infantile qui me faisait à peu près contemporain du garnement de 1913. Un jour pourtant je fus ramené assez brusquement à la notion des distances et prêt à m'attendrir sur l'image d'un passé qui prenait un recul inattendu : j'avais découvert, dans une mesure abandonnée, une carte postale en couleurs, timbrée de la semeuse verte à cinq centimes. Cela représentait, gauchement esquissée en chromo, l'arrivée d'un train dans une gare quelconque de province ; le train avait une allure de joujou, il entrait en gare avec un gros effet de perspective sur la suite des voitures galbées si bien que le dernier compartiment se trouvait énormément grossi, et la dernière portière assez large pour laisser échapper, en reproduction photographique cette fois, le buste d'un voyageur jovial qui soulevait aimablement son chapeau melon en prononçant ces

mots imprimés à hauteur de la bouche : « J'arrive à Virieu-le-Grand et vous envoie le bonjour. » Le personnage, visiblement heureux d'avoir été choisi pour incarner tous les voyageurs possibles d'un monde poli et bien habillé, souriait avec naturel dans un visage plein, orné de moustaches bien roulées, tandis qu'il regardait le destinataire de la carte avec une vive sympathie corsée d'un rien de malice. Très soigné de sa personne, la coupe du vêtement annonçant la jaquette, il pouvait aussi bien voyager pour son travail ou pour son agrément : peu importe, c'était un voyageur heureux, il faisait part de son bonheur aux amis et connaissances, non pas en leur décochant un salut théâtral comme ces ministres en corvée d'inauguration, mais en pinçant le bord du melon entre le pouce et l'index, juste assez pour le décoller du front, dans un geste empreint d'urbanité à la bonne franquette, car bientôt il se ferait tuer quelque part en Champagne ou en Somme et il tenait à laisser le souvenir d'un homme joyeux et bien élevé, ayant su garder les bonnes manières jusque dans le tourbillon du progrès : « Je vous quitte mes bons amis, retenez bien ce petit coup de chapeau que vous ne verrez plus, rigolez à votre aise du melon et du faux-col, j'emporte avec moi tout un monde et son train et vous

souhaite bonne continuation. » Cette carte postale est tout ce qui me reste de mes rapines de terroriste bien appris ; je l'ai piquée au mur de ma chambre, elle me fournit l'occasion de méditer avec bonne humeur sur la fuite du temps et, derrière le voyageur jovial, je devine un gamin de Paris tout ému et fatigué d'un si long trajet, sa mère qui lui essuie le nez d'un coin de mouchoir humecté de salive, son frère qui ramasse les bagages et son père qui vérifie une fois encore la présence des billets dans son gousset.

Nous allions visiter un grand-oncle et une grand-tante du côté de mon père, retirés dans une vénérable maison rustique, manoir si l'on veut, et qu'on appelait dans le pays le château des Eclaz, nom qui s'accordait parfaitement aux belles sonorités qu'éveillait en moi le nom du département. Cette expédition comblait de joie mon père qui, après avoir longtemps sacrifié à la famille de ma mère, voyait enfin rendre hommage à sa parenté. Parenté honorable au demeurant puisque le vieil oncle était général en retraite. Mon père, qui avait horreur de la moindre équivoque et n'aimait pas jouer sur les mots, précisait toujours, aussitôt, qu'il s'agissait d'un général de l'Intendance, avec un sourire et un hochement de tête comme pour s'excuser

auprès de ceux qui auraient pu croire un instant que l'oncle était un de ces généraux qui défilent à cheval en attendant de gagner des batailles. Il faut dire que, dans la famille de mon père, on était plutôt fantassin et que lui-même, tout condamné qu'il fût à la morne carrière d'employé à la préfecture de la Seine, était lieutenant de territoriale, s'en autorisait pour porter la mouche et trouvait moyen de s'envoyer trois semaines de détente martiale au 80^e de Saint-Lô chaque fois que s'offrait une période facultative, quitte à nous présenter un tel facultatif comme une obligation morale. Enfin, l'oncle était général; « général si on veut », disait ma mère toujours sous l'empire d'un patriotisme effervescent et ne voyant pas que Déroulède eût jamais chanté les généraux d'Intendance. Mon père s'efforçait néanmoins de rehausser dans mon esprit le plumet de l'oncle Jean en m'expliquant qu'un général d'Intendance était une chose très rare et très utile, allant même jusqu'à dire que la bravoure, suffisante à conquérir la gloire, ne pouvait gagner de batailles sans le secours des généraux d'Intendance qui donnaient aux braves de bonnes chaussures, de la poudre sèche, des sabres de bonne qualité, du pain convenablement pétri et des effets présentables. Sur le chapitre des effets, mon père,

si indulgent par ailleurs, ne transigeait pas volontiers. Il professait une grosse admiration, mêlée d'indulgence il est vrai, pour Victor Hugo dont il connaissait par cœur un grand nombre de poèmes, y compris les soldats de l'an II ; mais il tenait pour accidentelle et nullement recommandable en soi la conjoncture du sublime et du va-nu-pieds. Il avait une telle horreur du débraillé que je l'ai vu bien rarement en bras de chemise et chaque fois à l'occasion de circonstances exceptionnelles. Je me souviens qu'un jour, à la campagne, il ôta son veston pour nous faire, sans intention comique évidemment, en gilet piqué, faux-col et manchettes, une démonstration de barre fixe comme nous en voyons applaudir aujourd'hui dans certains numéros de music-hall où la qualité moyenne du travail est largement compensée par l'accoutrement imprévu du gymnaste. Quand on le taquinait sur son habitude d'affronter en tenue de cérémonie les campagnes torrides ou désertes, il répondait sans forfanterie et comme pour s'excuser : « Plus je suis boutonné et plus je me sens à l'aise. » Et quand il fut blessé en octobre 14 il portait un faux-col dépassant d'un demi-centimètre le col droit de sa tunique. L'oncle Jean n'était pas moins strict ni moins modeste. Je le revois devant la

façade blanche, vieux petit homme en pantalon à raies et veston d'alpaga haut croisé, panama à cordonnet, visage robuste à moustache blanche un peu tombante et mouche fournie, à la Bazaine. Chez les dames il y avait un peu plus de fantaisie. Ma mère, toujours portée dans le flot d'une écharpe, était fort démonstrative et semblait vouloir compenser la petitesse de notre situation par la vivacité de la conversation et l'ardeur des sentiments, tandis que la vieille tante Jean racontait de bonnes histoires en sifflant un verre d'anisette et fumant de petits cigares suisses.

Nous arrivâmes aux Eclaz un soir d'août. Le soleil avait disparu derrière les crêtes et l'ombre emplissait déjà l'étroite vallée. À force d'y penser, le gamin s'était fait de l'Ain et de ses montagnes une image aussi dramatique que possible et je ne fus pas trop déçu. J'entrais bien dans une contrée nouvelle sans aucun rapport avec l'Île-de-France et les paysages de tout repos où s'écoulaient habituellement nos vacances. L'oncle avait envoyé le break à cause de nos bagages et, sur la mauvaise route, au petit trot sénile d'un cheval noir, le timide équipage déchaînait les échos de la montagne qui, pour un train si honnête, renvoyaient le tonnerre d'une diligence égarée au grand galop

dans un défilé peu sûr. Aux approches de la maison le vieux cheval modéra l'allure de sa propre initiative et la voiture s'engagea sur le chemin privé, au petit pas de cérémonie, avec le bruit solennel du gravier qui s'écrase lentement sous les roues d'un break. Pour autant que je m'en souviens, la maison ramassée au fond d'un trou feuillu se composait d'un petit corps de logis à fronton appuyé aux robustes vestiges de bâtiments beaucoup plus anciens, avec porche voûté, courtils, fenêtres à meneaux, fragment de tourelles, encorbellements, contreforts, tout cela relié avec astuce de génération en génération, par l'honnête et patient génie des maçons du cru. Malgré la façade qui évoquait plutôt la plaisance bourgeoise et la crinoline en vacances, l'ensemble disait encore les longs hivers d'une mesnie recluse contre la brise et claquemurée contre les rapineurs. En arrivant je ne vis d'abord que les silhouettes jumelées de l'oncle et de la tante qui nous attendaient en haut d'une longue marche blanche, l'un vêtu de noir, l'autre de violet. Déjà sur la terrasse l'ombre de la montagne épaissie par les arbres du jardin avait devancé la nuit et les deux vieillards se tenaient l'un près de l'autre, à contre-jour d'une lanterne à petits carreaux multicolores allumée dans le vestibule ; deux petits

fantômes de châtelains propretts et fragiles avec leurs gestes affables. Je ne puis reconstituer toutes les phases de cette première soirée, parce que les détails ont été refoulés par une scène capitale qui se déroula peu après la collation servie à la descente de voiture. Cette scène, relativement insignifiante pour la plupart des assistants à l'exception peut-être de mon frère aîné, survint dans le moment que nous montions tous l'escalier de pierre qui mène à l'étage; elle survint naturellement sans le moindre apprêt et sans modifier beaucoup la cadence du cortège, mais le gamin en a fait un grand tableau d'histoire dans la manière de Jean-Paul Laurens; les personnages se sont immobilisés dans mon souvenir et dès que je tourne les yeux vers l'escalier je les vois tous figés dans leurs attitudes, pareillement attentifs aux paroles de l'oncle Jean comme si tout le monde se fût concerté pour tenir la pose dans l'instant le plus digne de survivre. L'oncle portait de la main droite une lampe à pétrole munie du gros abat-jour de carton vert type cuisine; comme il arrivait à hauteur d'un palier qui marquait le tournant de l'escalier, il s'arrêta un instant pour se tourner à peine vers ceux qui s'échelonnaient derrière lui et leva la lampe au bout de son petit bras de telle sorte que tout son poil blanc

prit un éclat féerique un peu phosphorescent, que son visage se creusa d'ombres funèbres et que nous parûmes conduits à nos mystérieuses demeures par le petit spectre encore moustachu d'un général d'Intendance. Alors, de sa voix douce :

– Quant au petit, dit-il, nous lui avons réservé la chambre du bourreau.

Ma mère qui avait l'imagination vive et dramatique déclara aussitôt qu'on aurait pu simplifier les choses en faisant coucher le petit dans sa chambre et mon père qui me tenait la main serra mes doigts gentiment comme pour dissiper toute inquiétude tandis que mon frère s'amusait à me glisser dans l'oreille tout son vocabulaire relatif à la torture : brodequins, roue, supplice de l'eau, fer rouge, etc. Derrière moi cependant, avec un cynisme charmant et volubile, la tante Jean qui fermait la marche assurait qu'à sa connaissance le bourreau n'était jamais revenu, que je dormirais comme un Jésus, qu'il fallait pourtant bien que cette chambre habituellement vide fût habitée de temps en temps par le sommeil d'un chrétien, que les petits garçons de Paris n'ont pas souvent de telles aubaines et qu'au surplus on ne pouvait décemment offrir une pareille chambre à des invités adultes parce que, disait-elle pour finir :

– Il n’y a que les grandes personnes pour avoir peur de dormir dans une chambre de bourreau. Qu’est-ce que tu en dis ?

– Ça m’est égal.

– Tu n’es pas content ?

– Si ma tante.

La chambre du bourreau se trouvait dans un recoin du premier étage, défendue par une étroite et lourde porte armée de grossières ferrures et de clous énormes, une de ces portes à exacerber les imaginations romantiques, à réveiller chez un historien sérieux tous les poncifs qui dormaient en lui. Elle s’ouvrait sans bruit sur une pièce sombre, à peu près carrée, voûtée comme une crypte et en partie tapissée d’andrinople. J’ignore quel décorateur barbouillé de symbolisme élémentaire avait accoutré d’étoffe rouge la chambre du bourreau et je veux bien croire que l’oncle n’y était pour rien, qu’il avait accepté la chose comme on la lui avait transmise, guère plus ému par ce rouge abusif qu’il ne l’eût été par des brocarts Louis XV, des guirlandes de 14 Juillet ou quelque enduit à l’ocre du genre casernement. L’édredon aussi était rouge, mais je n’en dis rien puisque la nature des bons édredons est d’être rouge ; mais l’invention d’une andrinople aux murailles avait dû mijoter dans la lecture

d'Eugène Sue et si je n'ai pas flairé distinctement la tentative pour bluffer l'invité, en tout cas, sans me vanter, le gamin ne s'y est pas laissé prendre ; il connaissait pourtant bien la peur, et toutes sortes de peur, mais l'incontinence de rouge ne sut rien ajouter d'horifique à l'accueil de cette chambre qui, somme toute, fut même sympathique. À cet âge d'ailleurs l'évocation du sang, même sous une forme massive, est un exercice d'imagination assez banal et le rouge n'est chargé d'aucune malédiction particulière, il est surtout la couleur par excellence et, en ce qui me concernait, j'avais pour lui une remarquable capacité d'absorption. Il faut dire qu'à Paris notre chambre était tendue de papier rouge sombre, cramoisi d'origine et virant au rose poudreux dans les régions ensoleillées. Tous mes plus vieux souvenirs de veillée, grasse matinée ou maladie ont baigné dans cette couleur. Je ne sais si la chose tenait aux habitudes ménagères de la famille ou bien aux mœurs de l'époque, mais il fallait de puissants motifs ou l'évidence de la crasse pour envisager sérieusement le projet de remplacer le papier et, encore ce projet fut-il chez nous longtemps reconduit par la guerre de 14 et ses deuils. On préférait accrocher sur la tache criarde la dernière aquarelle du grand-père, cacher la

déchirure sous la reproduction d'un tableau d'Eugène Carrière, au besoin déployer un châle des Indes sur les grandes surfaces cloquées plutôt que changer le fond du décor qui se fanait insensiblement comme un paysage qui s'altère sans cesser d'être familier, si bien que le pâlissement des fleurs imprimées ou les auréoles de l'humidité s'apparentaient tout naturellement aux brouillards d'automne et au dépouillement des bois. On disait tout simplement : le papier commence à passer, comme on eût dit : les prés commencent à jaunir. Nous avons donc, mon frère et moi, grandi sous l'influence et les charmes occultes de ce papier en camaïeu rouge orné d'un semis de fleurs de lys pâles. Ce fut l'aurore pourprée de ma conscience, joies incarnadines et peines roussâtres, premiers envols de chimères sur un écran dont la teinture transpire encore, et quand je remue un peu ces fonds de mémoire les images reviennent en surface dans un léger bouillonnement de flocons rougeâtres.

Ce n'est pas tout. Il y avait aussi, dans la maison de campagne que mes grands-parents maternels avaient louée à Pont-de-l'Arche et où je retrouvais cousins et cousines, une grande salle basse, en sous-sol, et qu'on appelait la chambre rouge. C'était le refuge habituel des enfants les jours de pluie, et les grandes

personnes qui s'en approchaient alors nous considérait avec une curiosité indulgente, comme les visiteurs d'une réserve d'Indiens où les sauvages sont livrés à eux-mêmes sous la protection et la discrète surveillance des lois civilisées. Mais nous y trouvions tant de plaisirs que, par les après-midi les plus radieuses, nous y descendions en virées clandestines pour peu que les parents fussent occupés sur la terrasse à discuter du modernisme qui avait pris dans la famille la suite de l'Affaire. À la faveur de ces querelles souvent passionnées nous avions la paix. Quelquefois il y avait un choc en retour et, au terme d'une explication particulièrement sévère et prolongée, les mères partaient soudain à la recherche des enfants avec une fièvre mêlée d'affectation comme pour nous arracher à la contagion de l'erreur, et chacune se repliait avec sa descendance comme des combattants ayant convenu d'une trêve s'en retournent à leurs bases, haletants et fiers, sans rien laisser sur le terrain. Il nous en coûtait alors, soit une promenade morose ou une heure d'ennuyeuse lecture dans une atmosphère inquiète et lourde qui rappelait l'état de siège. Mais nous devions quand même à l'abbé Loisy de longues heures de liberté totale où s'exerçaient sans frein nos activités naturelles et d'où sortait parfois une de